

Ferruccio Benzoni

Ferruccio Benzoni est né à Cesenatico en 1949 où il s'est éteint en 1997 après une vie tout entière consacrée à la poésie et à sa mise en œuvre dans l'existence¹. Il fut l'ami de F. Bandini, d'A. Bertolucci, de F. Fortini, de G. Giudici, de G. Raboni et de V. Sereni.

Il a publié *La casa sul porto* (Guanda, Milano, 1980) qui a remporté le prix Mondello ; *Notizie dalla solitudine* (San Marco dei Giustiniani, Genova, 1986) avec une préface de F. Fortini ; *Fedi nuziali* (Scheiwiller, Milano, 1991) ; *Numi di un lessico filiale* (Marsilio, Venezia, 1995) ; l'anthologie *La pietà murata millimetrando*, (Bradipo, Lugo, 1995) que complètent quelques essais critiques et *Sguardo della finestra d'inverno*, (Scheiwiller, Milano, 1998).

Avec quelques amis de Cesena, F. Benzoni fonde en 1973 la revue *Sul porto* où se retrouveront quelques-uns des poètes les plus importants de sa génération². Fortini écrivit à propos de cette revue : « si dans dix ou quinze ans [...] on voulait comprendre ce qui s'est passé dans notre pays, la petite publication *Sul porto* serait un symptôme bien plus significatif, je crois, que bien des revues de meilleure diffusion »³.

Au titre de la revue répondra celui du premier recueil : *La casa sul porto*, et, par une métonymie qui fait passer d'un petit poème en prose à l'autre, celui du dernier recueil : *Sguardo della finestra d'inverno*.

La question est donc : à quoi reconnaît-on une maison sur le port ?

1. Ferruccio Benzoni avait choisi, comme d'autres, de ne pas quitter Cesenatico. Ce choix n'était pas celui d'une retraite mais correspondait à une double décision. C'était d'abord le choix intime d'une résidence, celui de la maison familiale peuplée des voix chères qui se sont tuées. Le terme de résidence vaut alors comme paradigme pour toute une génération⁴. Élire une résidence c'est refuser de célébrer l'unicité traditionnelle d'un lieu où enraciner son activité poétique, mais aussi la dérive, le nomadisme et l'absence de racines. Ce choix poétique était politique car il s'agissait d'éviter la prise en ciseau des institutions littéraires avec la première lame du contrôle exercé par la gauche officielle et la seconde par l'avant-garde non moins officielle. Choisir Cesenatico c'était donc refuser de mourir broyé. Benzoni, comme le souligne Galaverini fut d'abord un poète du non : « un poète sans compromission, qui a entrepris une voie bien plus dure de générosité et d'abnégation, et c'est peut-être là une des causes du caractère sombre, féroce et inamovible de sa poésie ». Comment dire non à la fois à l'avant-garde et au postmoderne ? Les choix de Benzoni furent souvent mal compris : on voulut voir en lui un néo-crêpusculaire, comme si Gozzano pouvait renaître.

2. *Résidence et refuge*, la maison sur le port est un observatoire – « un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie ». Elle est le symbole de toute l'activité poétique de Ferruccio Benzoni. C'est une poésie traversée par les voix, une poésie où le poète se fait ventriloque pour donner la parole. Autant d'expression, autant de citations, pourrait-on dire de ce poète vigie⁵. L'écriture est alors un exercice de haute-fidélité : aux lieux, aux instants, aux langues et aux êtres chers.

C'est autour du deuil de la mère, morte le 25 juillet 1967 que s'organise cette poésie terraquée. R. Cremante peut écrire : « il repart toujours de cette date, son calendrier poétique s'ouvre et se referme à chaque fois sur cette date, sur le 25 juillet 1967, qui offre, vingt ans après, le titre d'un des poèmes de *Fede nuziali* »⁶. La maison sur le port est hantée par cette présence douloureuse qui revient du brouillard d'*Armarcord* pour discuter avec un fils esseulé. Un culte alors se met en place.

Pourtant si la mort de la mère n'entraînait pas à sa suite un véritable dispositif poétique, cette poésie serait celle d'un orphelin ; elle ne serait pas une poésie orpheline. Or, il faut bien que le sentiment du deuil et du fantomatique devienne un principe d'écriture. C'est la mort des poètes, redoublant et relayant la scène originale de la mère morte qui va donner vie à cette poésie.

On songe alors à la figure de Sereni, si présente dans la production poétique de F. Benzoni sous la forme de renvois, de réécritures, de citations, mais aussi d'hommages explicites⁷. Elle commande un regard, mais aussi une langue, et toute une série de choix. Galaverini encore peut écrire à ce propos : « à partir de *Notizie*

1. On pense au portrait de Reverdy par Leiris : « un homme bouillant et passionné, un homme absolument ouvert mais sujet à trop de houles pour qu'en dépit de ses hautes qualités de cœur son contact ne fût pas quelques fois épineux, un poète dont l'œuvre montre avec évidence que la poésie lui était quelque chose de l'ordre du pain quotidien, ou de l'air qu'on respire (à tel point incorporée qu'un rayonnement salubre émanait de tout sa personne jusque dans ses moments les plus noirs), c'est ce qu'aura été Pierre Reverdy ». *Brisées*, 1966, 1992, p. 269.

2. Sur la revue *Il Porto*, cf. la contribution de Franco Contorbia in *La pietrà murale millimetrando*, op. cit., pp. 63-69. Le sommaire du numéro 8 de la revue fait rêver : A. Bertolucci, G. Caproni, B. Cattafi, V. Cerami, M. Cucchi, F. Fortini, G. Giudici, N. Naldini, G. Orelli, G. Raboni, V. Sereni, E. Siciliano. Mais *Il porto* publiait aussi Pasolini et Rovessi.

3. *Almanacco dello Specchio* n° 11, 1983.

4. On pense aussi à *Residenze invernali*, le titre du premier recueil d'A. Aneda.

5. F. Fortini évoquait la ventriloquie et F. Bandini l'expérience du médium.

6. R. Cremante, « Cronistoria d'un canzoniere », in *La pietrà... op. cit.*, p. 50.

7. Cf. le texte *Tempo dieci anni nemmeno*, in *Attraverso le leniti*, *La luna* 8, 1998.

della solitudine, et plus encore, avec *Fede nuziali* et les recueils successifs, il s'agira pour Benzoni de voir et de sentir à nouveau comme des présences réelles, le visage, la voix, les lieux, les mots, les vers, et en fait, tout ce qui constitue le mythe de la poésie et de l'homme Sereni »¹. Et le critique d'évoquer un « sérénisme porté au cube » et de proposer la liste des stylèmes sereniens concentrés chez Benzoni. On se contentera de souligner une attention incisive aux détails les plus concrets, comme arrachés au temps, et une espèce de cubisme des sensations qui étoile chaque impression dans le temps et dans l'espace (les parenthèses ou les appositions en témoignent).

Pourtant, à l'influence indéniable de Sereni que soulignent à leur tour G. Raboni et F. Bandini, il faudrait ajouter celle de Rilke et de Celan associés dans le titre d'un des beaux poèmes que nous traduisons. Le poème, comme une maison ouverte aux vents de la mer, est traversé par leurs voix. La conséquence est immédiate : il s'écrit au moins en trois langues : l'italien, le français, l'allemand. Que le poème ait pour titre une expression allemande ou française², qu'il comporte en son sein, et souvent au moment de l'émotion la plus intense un vers écrit en français, tous ces traits stylistiques indiquent un lyrisme plurilingue décentré et impersonnel.

Les formes élancées des poèmes, au grément compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans son âme le goût du rythme et de la beauté.

Lager

Sèche comme un coup de fouet
j'ai tourné les yeux quand le médecin a dit : « torse nu ».

La chambre

De la pénombre où nous vivions
dans un ramdam de canaris
du jaunâtre de la moisissure
de cette vieille maison délabrée
tu as refait surface et une pourriture
d'amour épuisé.

Pour Giovanna

Je ne cesserai jamais de me demander
pourquoi tu es morte en juillet
gaspillant une chaude soirée
– je me rappelle ta maigreur de flûte
ou peut-être même pas cela,
Giovanna, âme déquenouillée.

Vers le vingt avril

La Seine coulait par éclats de lucioles.
Avant ses corbeaux d'abysse.
Dans une soufflée de neige
présente ou pas avec furie
son fracas finissait en marécages.

1. *Dopo la poesia, op. cit.* p. 185

2. Cf. in *La pietra ... Paternità*, p. 13, in *Numi di un lessico figliale...* D'après C. p. 13, *Dunkeln*, p.29, *Ilse dei ritornelli*, p. 55 ; *Dormitorio*, p. 55 ; *Verbale*, p. 65 ; *Dietro me stesso*, p. 121 ; in *Sguardo ...*, *Toi ma douleur et mon attente*, p. 28 ; p. 45 ; p. 78.

Mais un paquet était là, il flottait
entre les empeignes et les pardessus
– ou peut-être ne fut-ce qu'un cauchemar
de se balancer ;
la mort en vogue comme une élégie
monsieur Paul Celan.

La pietà murata millimetrando, 1993 © Il Bradipo

Les jours recomptés

La jeunesse qui arde encore vidée ici
et non chamboulée
dans soleil de novembre qui a pris son temps
entre la maison venteuse et les croisements
qui conduisent à la mer.

À mon « je t'aime » je voudrais que tu répondes
« Moi aussi » des milliers de fois – pour
qu'on s'en souvienne à chaque fois qu'on mourra
stupidement de paresse ou d'ennui.
Comme de verre, le feuillage sous nos pas.
Et ce n'est pas solitude – non
mais désolation, vide.
« Tu as l'âge d'un père mort
d'un excès de narcissisme ».
Et de la même manière un passé proche
moqueur et
Dove te ne sei andata tenera gioventù ?
jamais vécue, pourrais-je répondre, entrevue
subie peut-être par un voyeur perplexe.
« Mais cache-les donc ces choses » te glisse
le poète luciférien – qu'elles aillent planter
ailleurs leurs racines possédées
dans les paperasses du purgatoire parmi
les petites dépouilles lapidées.
La mer (à contre jour) un froissement
qui remonte en déroulés vers les cales,
vers les phalènes de lumières pour un pincement au cœur.
Et au reste que nous était la joie sinon
un faux départ pour un sprint
qui brûlerait et la beauté et l'amour ?
Mais ça suffit. Ne troque pas la tendresse
pour les lamentations de la chair, fatigué
d'apparences, le cœur non détruit.

En voyage

Je voudrais qu'une fenêtre illumine
la neige aveugle et silencieuse.

Pour mon père

Et pas même à tes côtés, toi qui maintenant me souris
avec un œil neuf dans mon rêve
entre le violet des nuées et le jaune
asphyxiant des chrysanthèmes –
pas même à tes côtés
l'élan d'un vol désormais fini
ne trouverait des ailes.
Et tandis que tu t'éloignes (tu remeurs)
timide, comme d'un rivage, je te regarde,
je te souris, après combien d'années ?

La maison sur la mer

– Cela fait longtemps que tu ne le vois plus ?
– Trois ans après que ...
– Après ma mort ?
– Trois ans.

Le temps s'était fait immobile.
Une tristesse nous rinçait, douce,
sonnée, sans déchirement.

– Et toi ?
– Oh moi, mais toi filet de brume...
– La neige me sert de doublure qui repose
gelée sur mon glacier comme
une mariée, une colombe sans désir.
Souviens-toi de moi, toi qui m'écoutes
De loin à travers une vitre, à travers un autre
hiver quand tu t'apprêtes à rêver
les monologues de tes dieux
toujours en vie.

– Ne me bannis pas de ton brouillard.
Accepte ma dernière supplique.
Accepte-la, répète-la
(ne me bannis pas...)
avec moi répète-la lentement.
Comme une jeunesse resplendissante
qui plie les genoux au berceau.
– Combien de nuages (rougissants) dans les vents
auras-tu donc aimés ?
combien, dans leur cavalcade brouillée ?

Avec tes lèvres
De nuit voilées tu esquissas
un adieu qui était plein d'ennui
il rêvait un éclat sur les cheveux
rasés (je m'en souviens), fauchés.

Nature morte

Cette neigée à la fenêtre
n'effleure pas même ton visage.
Mais je préfère rester encore un peu,
à dégeler mon cœur dans la lumière
bronze du soir – jusqu'au moment où
réduit en cendre, le tison
rouge – disparaître ah,
fût-ce derrière un rideau, sous les
bandes, comme un fœtus, en attente
(en attente ?) du
bois muet, du moment
infini où se rendre,
le bleu creusé dans la pupille de nuit.

Sguardo dalla finestra d'inverno © Vanni Scheiwiller, 1995

Son empreinte s'est perdue

Et puis, sur son passage, un nuage
mima une empreinte
par un ciel à peine plus
qu'un parapluie détrempé.

Et son empreinte s'est perdue
un jour de vent en plein soleil.

Rainer Maria et Paul, mes adorés

Ceux qui furent pour toi, jusqu'au dernier moment,
des amis (et pour certains, davantage encore)
et ceux qui, s'égosillant, te poussent
d'une voix rauque d'entre les câbles ou d'une ligne
comme des averses ils animent des pages
au beau milieu d'un ciel serein
grande pagaille des pages
– précipitants l'herbe rasant d'une lumière tacite
dans l'attente mortellement
de ce qui fut et qui
(dans l'adoration) se révélera en d'autres dépouilles.

Numi di un lessico figliale © Marsilio Poesia, 1995
Traduit et présenté par Martin Rueff